



Ah chagrin, quand tu nous tiens

par René Kaenzig

Je ressens un grand vide autour de moi suite à la perte de ma chienne *Choc*. Je ne m'y fais pas. Un vide au réveil; au départ pour le boulot; au retour en fin de journée; à la maison; en soirée; avant de se coucher. Mais sa présence est constante dans mon esprit. Je la vois partout. Elle se trouve dans tous les recoins de la maison; dans mon bureau; sur le canapé; sous la table; à la cuisine; dans la voiture; au jardin. Elle me suit ... comme un petit chien. En forêt, les souvenirs ressurgissent et les anecdotes apparaissent à nouveau. La chasse est sans substance. Son médaillon et son collier ne me quittent pas. Je lui ferai honneur: le prochain gibier lui sera dédié.

Bien des jours après son départ, je ne suis toujours pas capable d'en parler librement. Finalement c'est beau, mais ce n'est pas facile à gérer. Même le fait d'écrire et de relire ces quelques lignes me fend le cœur.

Ce n'est pas évident de s'afficher de la sorte. Je suis franc: *Choc* me manque. J'ai souvent la larme à l'œil. Mais je n'ai pas honte. J'assume. C'est ma façon d'évacuer. J'en ai fais plusieurs fois l'expérience, mais dans d'autres circonstances (humanitaires notamment). Mettre sur papier, ça aide.

Je ne pensais pas être aussi sensible à ce départ. Je n'y étais absolument pas préparé. Cette échéance devait bien arriver un jour, bien entendu, mais *Choc* avait encore tellement le droit de vivre quelques temps.

On ne peut pas remplacer un chien, on peut juste en aimer un autre.

Ah chagrin, quand tu nous tiens.